

En guise de conclusion

Des images et des récits qui disent le changement des questions, des impasses et des possibles

Ils s'en sont saisis. Certains ont hésité. D'autres ont couru. Surprise, enthousiasme, coup d'œil, recul : chacun à sa manière s'est saisi de la boîte noire qui d'un clic peut ouvrir, faire sentir et donner, un peu, à voir ce qu'est la vie en ferme. Suivre et capter ce qui importe, ce qui bouge et respire... Les plus jeunes n'ont pas douté, multipliant les clichés. Chez les autres l'appareil est plus posé, la photo plus séquencée : les travaux, la saison, les rencontres, la tablée. Parfois la lumière se fait plus rare, la respiration plus courte et le décor plus silencieux : l'attente nocturne, le vêlage.

Petits malheurs et grands bonheurs, ces photos sont prises... de vue et deviennent alors points de vue. Triées, choisies, commentées, explicitées, elles donnent prise et font prise sur un métier qui change jusque dans la manière de se nommer : paysans, agricultrices et agriculteurs, exploitants agricoles, producteurs, entrepreneurs-managers. Comment s'affirmer dans un monde changeant, où le petit ballot à la fourche fait place à la mécanisation, où les « nouvelles attentes » de la société imposent les dures contraintes du contrôle. A travers le récit, certains se révèlent d'autres se taisent, mais la plupart affirment, car l'aventure narrative du projet « terre ferme » demeure avant tout un prétexte pour affirmer quelque chose.

La première partie « (Auto)portrait » de cet ouvrage frappe par la reconnaissance de la diversité du métier de la terre, dans ses savoirs, ses pratiques, ses relations et ses projets. D'emblée, les auteurs nous avaient alertés : « *il est en effet temps d'ouvrir les yeux sur les différents types d'agricultures, d'agriculteurs et sur les différentes relations et interactions entre ces agriculteurs et la société d'aujourd'hui* ». La re-connaissance se comprend ici dans un double mouvement qui va de la société vers les agriculteurs et des agricultures vers la diversité des liens qu'elles proposent à la société. La reconnaissance est d'abord connaissance c'est-à-dire re-découverte de ce monde agricole que l'industrialisation agroalimentaire a durablement gommé aux yeux des citoyens-consommateurs. Elle est ensuite re-connaissance de ce qui compte, c'est-à-dire reconnaissance de ce à quoi le lecteur va s'attacher, parce qu'important, dans les multiples liens que propose ce récit à voix multiples.

Quel statut donner à ce jeu d'histoires et d'images en miroir ? Quel sens donner à ce véritable caléidoscope narratif de la vie agricole ? Arc-en-ciel culturel, reflet des racines profondes du métier de la terre ou arc-en-ciel fragile, quête d'un improbable équilibre entre nature et performances technico-économiques ? Ne serait-ce finalement que l'arc-en-ciel éphémère des terroirs, capturé par les rayons solaires de la globalisation et leurs logiques marchandes anonymes ? Ou encore, l'arc-en-ciel « dernier cri », où chacun (se) raconte et (se) montre, participant ainsi au grand mouvement des « blogs » fleurissant par millions sur la toile de l'internet ?

Comment ne pas faire mentir les images s'interrogent justement les auteurs du projet « Terre ferme » ? Car les récits, que forment ces images et ces histoires, sont aussi des pièges, pièges de la fantaisie consistant à produire des images ou des histoires attrayantes, complaisantes, ou pièges de l'appétit générant les images ou les histoires inspirées par le besoin, ou encore pièges de la force qui s'impose par lui-même, par son propre poids. Histoire qu'on aurait envie d'entendre, besoin d'entendre ou qu'on serait obligé d'entendre. Et réciproquement

envie de parler, besoin de parler ou obligation de parler... Et si piège il y a, qui est le piègeur ? Le narrateur ou l'auditeur ? L'écrivain ou le lecteur ? Pour dissiper ce doute et cette confusion, je vous propose d'opérer une distinction entre récits monologiques et récits polyphoniques.

Les portraits et regards croisés que nous propose le projet « Terre ferme » sont des récits polyphoniques. Loin du réquisitoire monologique en faveur d'un combat héroïque pour sauver l'emploi agricole et nos campagnes, cet ouvrage n'a pas la prétention d'un diagnostic qui identifierait des obstacles et des actions à entreprendre pour les surmonter. Il est davantage un prétexte, car au-delà du livre, c'est d'un projet qu'il s'agit, un projet d'interrogations sur une réalité multiple, diverse et contradictoire. Pour en rendre compte, ses auteurs ont su se donner le temps de construire des moments d'échanges de qualité, en partant d'images reflètes sensibles de l'expérience des agricultrices et des agriculteurs. Par le croisement des regards et le choix d'une pluralité des voix de la terre, ils déploient des horizons ouverts. Les récits qui accompagnent les photos sont souvent reliés par un enchevêtrement d'interdépendances, se contestant parfois les uns les autres, mêlant au détour d'une phrase gagnants et perdants. Et le résultat pour le lecteur est loin d'être prédéterminé. A l'inverse des récits dits « monologiques » qui servent l'ordre, la stabilité, la cohérence et la pensée dominante, les récits polyphoniques, les autoportraits et regards croisés de Terre Ferme portent en eux des germes de changements. En ce sens ils sont à la fois subversifs et précieuses ressources pour le dialogue.

Les histoires et les images comme récits sont des ressources pour le changement, nous dit Catherine Mougenot, d'abord parce qu'ils se focalisent sur le racontable et que le racontable c'est ce qui change pour la personne qui raconte. Ensuite, et ceci est une clef pour comprendre le monde agricole, les récits ont la capacité de travailler sur le temps et de montrer le travail du temps.

« *Il a cela dans le sang* » lit-on. Le métier d'agriculteur est comme un rêve qui germe dans la tête de l'enfant. La Famenne, pays d'élevage, révèle la passion par le lien que l'éleveur noue avec ses animaux. Etre dans son troupeau, c'est un peu comme une promenade, raconte un autre. Chaque saison est porteuse de nouvelles promesses et l'inattendu demeurera malgré tous les progrès de la science météo... Mais la passion ne suffit plus, nous dit ce directeur d'école agricole, il faut apprendre à anticiper les changements et les mutations. Rareté démographique l'agriculteur partage la gestion de l'espace avec d'autres acteurs. Si la nature ne se gouverne pas uniquement par décret (Natura 2000), les candidats gestionnaires sont plus nombreux qu'hier : chasseurs, naturalistes, promeneurs, résidents et agriculteurs sont condamnés à se parler. Cantonnier ou gestionnaire de l'espace, l'agriculteur deviendra-t-il jardinier ou architecte du paysage ? La société peut-elle se passer de l'art de la conduite du troupeau et réduire le travail de l'éleveur et de ses animaux à celui d'un sous-traitant au nom des « services à rendre à la société ». Ainsi derrière le choix d'une race bovine, ce sont les savoirs et les pratiques spécifiques que mobilise l'éleveur. Ce sont des arbitrages complexes entre gestion de ressources naturelles, critères de performances techniques et mise en marché d'un produit qui se jouent. Ainsi s'il a su hier se construire un patrimoine hors du commun à travers l'éclosion de la race Blanc Bleu Belge, pourquoi demain ce patrimoine ne prendrait-il pas d'autres formes, plus diversifiées, basées sur de nouvelles compétences relationnelles capables de s'articuler sur les usages multiples de l'espace ? Pourquoi pas, répondront certains... mais le comment reste entier, imprévisible et inattendu pour ceux qui en auront et la patience et l'exigence.

Vos papiers SVP ! Que d'impatience dans cette injonction du contrôleur que l'on croirait entendre à lire le récit de certains agriculteurs. Asservi à la « *double sanction* » du contrôle sur les produits et les systèmes de production, l'agriculteur voit son identité professionnelle se dissoudre dans les règles et procédures de contrôle. Rêvons un instant : et si le métier de contrôleur s'apprenait comme celui d'éleveur, par compagnonnage et co-apprentissage, et si les éleveurs de façon symétrique apprenaient aux contrôleurs leur métier !

Certains arguent du contrôle au nom du consommateur-roi. Certes, dans le monde de l'opinion, la communication à tous crins rend plus volatile ce consommateur que l'on voudrait singulier pour mieux le comprendre et surtout mieux le rassurer. Les crises agroalimentaires en ont pris plus d'un à revers, et le repli sécuritaire est parfois plus confortable que l'engagement sur de nouvelles voies. En réalité nous, consommateurs comme producteurs, sommes chacun à notre manière des consommateurs pluriels et ambivalents, changeants. Si l'allongement et la complexification des filières imposent un nouveau type de maîtrise sur les procédés de fabrication, peut-on aller jusqu'à « *mettre les gens dans des bulles* » s'interroge Sabine. Ne voit-on pas, à côté de la première rupture générée par l'industrie agroalimentaire, une seconde rupture engendrée par la culture du contrôle et la « *sanitarisation* » de la production alimentaire.

« *Les agricultrices, mères de futurs agriculteurs ont souvent des sentiments ambigus par rapport à l'avenir de leurs enfants. Elles sont à la fois heureuses et fières d'avoir transmis l'amour du métier à leurs enfants, et en même temps, elles sont très inquiètes par rapport à leur avenir : emprunt, ... complexification et dépendance du cadre politique...* » Il y a dans ce constat comme l'aboutissement d'un éclatement lent mais inexorable. Celui de la bombe à fragmentation du modèle industriel et technique. Son épicycle se manifeste dans l'ambivalence qu'expriment les mères de futurs agriculteurs face à la question de la succession. Affaiblissement du lien intergénérationnel qui voit l'organisation familiale du travail agricole se dissoudre face aux avancées de la mécanisation et la spécialisation technique. Affaiblissement des liens de solidarité locale par un affaiblissement des liens entre agriculteurs, qui autorise une défection. Celle-ci se justifie soit par l'obsolescence des règles concernant les aspects collectifs des pratiques agricoles du fait du productivisme, ou à l'inverse, par le brassage social des nouveaux résidents ruraux du fait de la « *rurbanisation* ». Manifestation cruelle de cet estompement ? La concurrence que se livrent les agriculteurs pour l'accès au foncier et leur ambivalence vis-à-vis de néo-ruraux, friands de terre à lotir. Double affaiblissement du lien familial par la difficulté des jeunes à trouver une épouse et à fonder un foyer face aux contraintes qu'impose l'organisation du travail et l'agrandissement des exploitations. Enfin affaiblissement du lien homme-animal à travers tout le travail de normalisation qu'entraîne la réglementation en matière de bien-être animal et de sécurité sanitaire. Ceci contribue à nier la dimension sensible du travail de l'éleveur. Ces affaiblissements successifs amènent un estompement de la dimension relationnelle et affective du métier d'éleveur au profit de la seule rationalité technico-économique.

Cette critique du modèle technique et de l'estompement du lien renvoie à des enjeux à la fois individuels et collectifs. La dissolution du lien, c'est la perte de repères professionnels au niveau individuel, qui mène dans un certain nombre de cas à l'épuisement au travail, au « *burnout* ». Ceci touche une minorité certes mais une minorité importante pour laquelle il faut oser parler de souffrance au travail. Cette souffrance naît de l'écart qui devient intenable entre la réalité du travail fragmenté, son côté administratif et bureaucratique, et la dimension relationnelle et affective de l'identité professionnelle d'éleveur. Mais ceci nous touche collectivement parce que cela renvoie à la place que nous souhaitons pour le(s) métier(s) de

la terre. L'évidence du rapport entre production agricole et alimentation n'est pas inéluctable. N'y a-t-il pas là un effort d'explicitation à faire pour renouveler et régénérer un lien considéré par beaucoup comme historique ? Cette question dérange, elle est provocatrice. Mais d'autres se la posent et proposent de la résoudre dans un tout autre sens. Leur réponse passe par l'indifférence, voire l'instrumentalisation du monde agricole. Mais elle peut aussi s'engager sur des voies plus belliqueuses où produire de la viande sans élever d'animaux devient de l'ordre du possible, l'ordre de l'artificialisation la plus aboutie.

Les récits sont des pièges. Piège de la fantaisie ou piège de l'appétit ? Avant d'être des pièges de la force... comment en effet imaginer autrement le discours de certains industriels de l'agroalimentaire s'alliant demain sur ce projet de culture de steak, avec les positions extrêmes d'associations de défense des animaux... Nous n'y sommes pas mais en parler, c'est organiser la polyphonie et créer au sortir de ces récits-pièges un embranchement, une bifurcation. Cette bifurcation peut alors révéler de nouvelles interdépendances entre agriculteurs et citoyens-consommateurs autour des paysages auxquels nous sommes attachés, autour du bien-être des éleveurs et des troupeaux qui en sont les architectes.

Mais aujourd'hui ? « *On est catalogués de chasseurs de primes, On est souvent cités comme des pollueurs. On en vient à culpabiliser, on n'aime pas les problèmes* ». Comment sortir du regard enfermant de l'autre sans le nier ? Les regards croisés de Terre Ferme laissent affleurer quelques pistes. D'abord féminines. L'une est conseillère communale, elle participe à la vie rurale dans sa réalité quotidienne : conseil de police, CCAT; l'autre se projette un jour, au-delà de sa fromagerie, à prendre soin d'enfants ou d'autres adultes. A côté des formes traditionnelles d'engagement syndical, certains se sont diversifiés et prennent le temps, le plaisir d'expliquer aux touristes. D'autres pistes restent encore à explorer : qu'apporte par exemple la pluriactivité de ceux que l'on nomme les éleveurs à titre accessoire et qui font quotidiennement l'expérience du regard extérieur. *Sortir de ses quatre murs*, pour apprendre du regard de l'autre, de celui qui est étranger au monde agricole, c'est là que se jouent les futurs incertains mais possibles. Comme si le « On », en se réincarnant au sortir du catalogue des étiquettes pour intégrer le récit polyphonique, cultivait les bifurcations du possible. Bifurcation que suggéraient déjà hier la vente directe et aujourd'hui la réflexion des éleveurs sur leurs races « *il est difficile de dire qu'une race est supérieure à l'autre* », ou celle du cultivateur qui choisit la tournière enherbée « *pour préserver tout ce qu'il y a autour de nous* ». Mais le projet Terre ferme peut-il se contenter du présent dans ce monde changeant ?

Où s'arrêtera le projet « Terre Ferme » ? Placer l'homme au centre du débat, placer l'agricultrice et l'agriculteur dans leur rapport à eux-mêmes et aux autres ne passe-t-il pas aussi par une meilleure compréhension des futurs possibles ? Car paradoxalement notre manière de penser et d'agir comme citoyens-consommateurs est complètement colonisée par les images du futur que nous entretenons sur le rural, ses campagnes et l'agriculture. Et symétriquement les agricultures d'aujourd'hui se pensent et agissent selon les images qu'elles se sont construites de leur avenir. Une expérience originale de prospective participative territoire-agriculture a été menée en Gaume. Elle proposait aux agriculteurs et citoyens de croiser leurs regards au-delà de ce que les experts appelleraient un horizon prédictible. « *Territoire et agriculture à l'horizon 2022* (Stassart, et al. 2007) a produit quatre scénarios contrastés du futur, puisant dans projets et poésie, révolte et humour, passion et lassitude des participants, l'inspiration qui amena à construire des images originales et contrastées, des récits mobilisateurs. Ce déplacement narratif vers le futur n'est-il pas aussi à sa manière une forme de repeuplement du rural ? Un détour par le futur pour parler du présent sans se disputer, comme le dit joliment la formule qui décrit l'esprit de la prospective ... à la manière

dont Terre Ferme a fait ce détour polyphonique par l'image et le récit, pour parler du changement à travers le présent et le passé que ses participants ont voulu nous montrer et nous raconter.

Pierre Stassart

Chercheur-enseignant, au sein de l'équipe de recherche SEED
(Socio-Economie Environnement et Développement)
Ulg, Campus d'Arlon.

Mougenot, C. (2006). Les ficelles du récit (pp. 15). Paris: Programme DIVA, Ministère de l'environnement et du Développement Durable.

Stassart, P., M. Louviaux, et al. (2007). Prospective participative locale: quatre scénarios pour le territoire et l'agriculture en 2022. Résultats - Evaluation - Méthodologie. Arlon, Université de Liège.